

Quid des studia humanitatis ?

Béatrice Charlet-Mesdjian
Aix-Marseille Univ, CAER, Aix-en-Provence, France
Carine Ferradou
Aix-Marseille Univ, CAER, Aix-en-Provence, France

Le terme d'humanisme est souvent convoqué à la légère dans le discours commun sans que l'on sache toujours de quoi il retourne, en dépit d'une très riche bibliographie. L'expression *studia humanitatis* portant l'essentiel du programme de l'humanisme historique, c'est son histoire et la réalité qu'elle recouvre dont nous traiterons. Nous nous limiterons aux prémisses du mouvement en Italie et suivrons la formule qui ouvre et guide le « plan d'études » (*ratio studii*) d'Érasme résumant à elle seule la pensée humaniste : « *Verborum prior, rerum potior* » (« La connaissance des mots a la priorité ; celle des choses, la plus d'importance »)¹.

Verborum prior : histoire de l'expression²

Plus que les expressions synonymes de *bonae litterae*, restrictive et bien-pensante, tant du point de vue esthétique que moral, ou d'*artes liberales*, qui fleure bon le Moyen Âge, l'expression *studia humanitatis*, ou *humaniora*, rend pleinement compte du programme de l'humanisme historique, qui consiste à tendre, grâce à l'*eruditio*, vers l'*homo humanus*.

L'expression est attestée dès l'Antiquité en latin classique, chez Cicéron et Aulu-Gelle en particulier, à la différence du nom *umanista*, aux origines linguistiques douteuses (latin macaronique ou italien latinisé ?), qui n'apparaît que dans la seconde moitié et probablement à la fin du XV^e siècle en milieu goliard. Quant au nom abstrait *humanismus*, il s'agit d'une création allemande du tout début du XIX^e siècle (1808, Niethammer ?³) promise depuis à un franc succès européen, y compris rétroactif : ce mot, invention du néohumanisme pour défendre le modèle pédagogique du *Gymnasium* classique contre l'éducation utilitaire, finira par désigner le courant historique lui-même.

Parmi les nombreuses occurrences cicéroniennes de *studia humanitatis*, la plus remarquable est celle de *Pro Archia* 3 :

*Sed ne cui vestrum mirum esse videatur me in quaestione legitima et in iudicio publico - cum res agatur apud praetorem populi Romani, lectissimum virum, et apud severissimos iudices, tanto conventu hominum ac frequentia - hoc uti genere dicendi, quod non modo a consuetudine iudiciorum, verum etiam a forensi sermone abhorreat; quaeso a vobis, ut in hac causa mihi detis hanc veniam, adcommodatam huic reo, vobis (quem ad modum spero) non molestam, ut me pro summo poeta atque eruditissimo homine dicentem, hoc concursu hominum litteratissimorum, hac vestra humanitate, hoc denique praetore exercente iudicium, patiamini de studiis humanitatis ac litterarum paulo loqui liberius, et in eius modi persona, quae propter otium ac studium minime in iudiciis periculisque tractata est, uti prope novo quodam et inusitato genere dicendi.*⁴

¹ Jean-Claude Margolin, « Un maître ouvrage de pédagogie humaniste : le “plan d'études” d'Érasme (1512) », Bulletin de l'Association G. Budé, n° 3, 1976, p. 273-275, p. 275.

² Jean-Louis Charlet, « De l'Humaniste à l'Humanisme par les Humanités : histoire de mots », *Hercules latinus*, Debrecen, 2006, p. 29-39.

³ Stéphane Toussaint, *Humanismes Antihumanismes, De Ficin à Heidegger*, T. 1, *Humanitas* et rentabilité, Paris, Les Belles Lettres, coll. L'Âne d'Or, 2008, p. 75-82.

⁴ « Mais pour qu'aucun de vous ne trouve étonnant que, dans une chambre d'enquête constituée par la loi, dans un procès criminel, quand l'affaire est portée devant un prêteur du peuple romain, citoyen si distingué, et devant des juges si graves, en présence d'un public venu en telle affluence, j'aie recours à ce genre de discours qui s'écarte non seulement de la coutume des tribunaux, mais encore de la manière oratoire du forum, je vous demande de m'accorder, vu la nature du procès, une faveur, appropriée à la qualité de l'accusé et qui, je l'espère, ne vous sera

L'expression, ici, comme chez Aulu-Gelle d'ailleurs, sert d'équivalent au grec *paideia* et véhicule la croyance selon laquelle une éducation par la culture générale, et les lettres - la copule « et » pouvant s'interpréter comme additive ou explicative - humaniserait les enfants. Néanmoins, les deux mots latins qui la composent, par leur très large spectre sémantique, débordent le simple cadre de l'école et de l'âge puéril pour renvoyer à une attitude plus générale envers le savoir qui caractériserait l'humaniste, de profession ou non. Cette attitude, que décrit par exemple Battista Guarino (1538-1612), fils et successeur de Guarino de Vérone (1374-1460) au studio ferrarese⁵, s'incarne dans le type de l'éternel étudiant, quintessence d'humanité à tous les sens du terme. En effet, dans le *Dictionnaire Latin-Français* de Félix Gaffiot, *humanitas* admet les sens suivants :

1. « Nature humaine ou qualités qui font l'homme supérieur à la bête » ;
2. « affabilité, bonté, bienveillance, philanthropie » ;
3. « politesse de mœurs, savoir-vivre, civilisation »
4. À partir de Cicéron ou Aulu-Gelle, culture générale de l'esprit qui rend plus *humanus*. À ces acceptions classiques s'en ajouteront trois nouvelles dans l'Antiquité tardive chrétienne
5. « genre humain » ;
6. « ce qui soutient la vie de l'homme »
7. Emploi particulier en guise de titre honorifique *humanitas tua*.

Cet emploi attire aussi notre attention sur les attaques dont a fait l'objet l'humanisme dès ses racines antiques, attaques en partie liées, selon nous, à la définition même de la culture sur laquelle il se fonde. En effet, l'objet de ce plaidoyer est de défendre le droit de cité du poète grec Archias. Droit de cité...poète ...grec, chaque mot compte ici et les Florentins, qui de Salutati (1331-1406) au Pogge (1380-1459) en passant par Bruni (1370-1444) recherchèrent la synthèse entre humanisme civil et humanisme culturel et furent les premiers à instaurer une chaire officielle de grec, y seront particulièrement sensibles.

Enfin, c'est probablement en copiant Le *Pro Archia* redécouvert par son ami, Pétrarque (1304-1374), en 1333, à Liège, que Coluccio Salutati, chancelier de Florence et promoteur de l'humanisme civil, eut l'idée d'emprunter cette expression, la remettant ainsi au goût du jour. Lui-même ne la remploiera pas moins d'une douzaine de fois, avec des variantes, dans sa correspondance du 30 septembre 1369 au début de 1406, et dans le *De fato et fortuna* (2, 6, de juillet 1396). Dans cette dernière occurrence, fait notable, il regrette déjà (*nihil noui sub sole !*) que « ceux qui s'adonnent aux *studia humanitatis* soient trop peu nombreux » (« *pauci sunt qui studiis humanitatis indulgeant* »). Dès le début du XV^e siècle, l'appellation est adoptée par la première génération des humanistes italiens et ne sort plus d'usage durant toute la Renaissance, comme l'atteste sa présence dans le *Cornu Copiae* de Niccolò Perotti (1429 ou 30-1480) :

Veteres non hominem, sed hominem dicebant, a quo hominum hoc est humanum. Quippe ab homo humanus fit, sicut a fera ferinus, a belua beluinus. Hominum enim proprie dicitur quod hominis est et ad hominem spectat. Terentius : Homo sum : humani nihil a me alienum puto. Hinc Humanitas dicta

point à charge, c'est que, au moment où je parle pour un poète si éminent, pour un homme si instruit, étant donné ce concours d'un public si lettré, étant donné un auditoire d'esprits cultivés comme les vôtres, étant donné enfin le prêtreur qui préside les débats, je puisse, avec votre congé, m'étendre quelque peu librement sur le goût de la culture [ou les études d'humanité] et des lettres, et, à propos d'une personnalité qu'une vie de loisirs et d'étude a fait figurer aussi peu que possible dans les procès et les périls politiques, que je puisse recourir à un genre de discours spécial, presque nouveau et sans précédent. », Cicéron, *Pro Archia*, 3, Paris, Les Belles Lettres, texte établi et traduit par Félix Gaffiot, 1938¹, 1966, p. 35.

⁵ ... *hominibus uero sciendi cupiditas tradita est, unde et humanitatis studia sunt nuncupata ; quam enim Graeci paideian uocant et nos eruditionem institutionemque in bonas artes dicimus, eam humanitatem quoque ueteres nominarunt, quia scientiae cura ex uniuersis animantibus uni homini data sit ; hoc autem studiorum genus uariam magis quam reliqua scientiam complectitur.*

« ... Aux hommes a été assigné le désir de savoir, d'où ont tiré leur nom les "études d'humanité", car, ce que les Grecs appellent *paideia*, alors que nous, nous disons "éducation et institution aux arts libéraux", les anciens l'ont aussi nommé *humanitas*, parce que le souci du savoir, parmi tous les êtres animés, n'a été donné qu'à l'homme ; et ce genre d'études embrasse un champ de savoir plus varié que tous les autres. », Battista Guarino, *De ordine docendi ac studendi*, [1459], édition de L. Piacente, Bari, Adriatica editrice, 1975, § 17, texte cité et traduit par Jean- Louis Charlet, « L'éducation humaniste : leçons pour un enseignement au XXI^e siècle », Communication aux Études Latines, 1^{er} avril, à paraître dans la Revue des Études Latines, t. 97, 2019 [2020].

eruditio atque institutio in bonas artis, quas qui sinceriter cupiunt ac assequuntur, hi sunt maxime humani ; quapropter et (f°419r) artes ipsae liberales humanitatis studia appellata sunt. Huius enim scientiae cura et disciplina ex uniuersis animalibus soli homini data est. Sed quia homo inter omnia animalia quae morti obnoxia sunt maxime mitis est, idcirco humanus pro facili et miti et tractabili ponitur, et humanitas interdum facilitatem quandam et tractabilitatem beniuolentiam que erga omnes significat, quam Graeci philanthropian uocant, quasi amores in homines : philos enim amor est, anthrôpos homo. Humanum sacrificium ueteres dicebant, quod mortui causa fiebat⁶.

Si l'expression désigne en général chez Salutati les études littéraires classiques et se trouve donc le plus souvent associée, dans sa correspondance, à Florence et à Pétrarque, il arrive une fois (*Epist.* 3, 586, 25 avril 1402) qu'elle serve à distinguer le secteur disciplinaire des lettres, pour faire court, de ceux de la logique (*studia rationis*) et des sciences naturelles (*studia secretorum naturae*). Toutefois les premiers auteurs de traités pédagogiques « humanistes », Giovanni Conversini da Ravenna (1343-1408), auteur du *Rationarium uitae*, (fin XIV^e siècle), et Pier Paolo Vergerio (1370-1444), du *De ingenuis moribus et liberalibus studiis*, 1402-1403, ne remplacent pas immédiatement les anciennes dénominations de *studia liberalia*, *bonae artes* ou *artes liberales* par la nouvelle : les premiers à la faire sans ambiguïté sont le bergamasque Gasparino Barzizza (1360-1431), en 1411, et Guarino de Vérone, en 1422, ainsi qu'en 1424, l'élève de Guarino, Giovanni Toscanella, à l'occasion de son entrée en fonction comme professeur de poésie, rhétorique et philosophie morale à Bologne dans sa prolusion. Cette dernière occurrence prouve qu'en Italie du moins, les études « humanistes », bien que se développant souvent dans des circuits parallèles à l'Université antérieurement établie, parvinrent quelquefois à s'y intégrer sans trop de difficulté.

L'expression est aussi utilisée par Ambrogio Traversari (1386-1439) pour délimiter, non plus les champs du savoir (lettres, logique, sciences naturelles), mais à l'intérieur du champ même des lettres, le domaine des lettres profanes (*studia humanitatis*) de celui des lettres sacrées. Nous verrons que cette frontière n'est pas toujours respectée par les humanistes eux-mêmes ! Dans son canon pour le classement des livres de Côme de Médicis (1438), Tommaso Parentucelli, le futur Nicolas V, fondateur de la Vaticane, opère à peu près la même sectorisation : théologie, philosophie, mathématiques et *studia humanitatis*⁷, en précisant que ces dernières regroupent : « tout ce qui regarde la grammaire, la rhétorique, l'histoire, la poésie et, par surcroît, la morale » ; rien n'est dit sur la langue des ouvrages en question, mais cela va alors de soi : c'est le latin ou le grec.

Au cours de l'histoire de l'humanisme, même au-delà du XVI^e siècle, le périmètre des humanités pourra varier *locis et temporibus* en ce qui concerne la morale ou la philosophie, d'où le débat sur la définition de l'humanisme entre Kristeller et Garin par exemple, en revanche la grammaire, l'histoire, la poésie et la rhétorique feront toujours partie des *studia humanitatis*. Ces considérations nous amènent à présent à envisager les premiers modèles italiens de *studia humanitatis*.

Rerum potior : les premiers modèles italiens de *studia humanitatis*

Italie du nord

N'en déplaise à Coluccio Salutati, le premier berceau des *studia humanitatis* ne fut pas florentin, ni même toscan. En effet, c'est à Padoue, siège d'une des plus anciennes universités (sa fondation remonte à 1222), que se manifeste d'abord les prémises de l'humanisme italien avec la fièvre des *Studia Senecae tragoediarum* qui s'empare du cercle de Lovato Lovati (1241-

⁶ Niccolò Perotti, *Cornu Copiae*, *Epigr.* X, 119 (*Cornu Copiae*, V, Jean-Louis Charlet & Pernille Harsting, dir., Sassoferato, 1995, p.64).

⁷ Cf. G. Sforza, « La patria, la famiglia e gli parenti di Papa Niccolò V », *Atti della Reale Accademia lucchese di Scienze, Lettere ed Arti*, n°23, 1884, p. 380, cité et traduit par Jean-Louis Charlet, *art. cit.*, 2006, p. 31 : « *de studiis autem humanitatis quantum ad grammaticam, rhetoricam, historicam et porticam spectat ac moralem* ».

1309), après la découverte, à l'abbaye de Pomposa, d'un manuscrit jusqu'alors inconnu des tragédies latines. Quant à Pétrarque (1304-1374), père de l'humanisme, bien que florentin d'origine, après avoir passé la première partie de sa vie en Provence, à l'ombre de la Cour pontificale d'Avignon qu'il abhorre et dans le Vaucluse où il puise son inspiration, c'est en Italie du nord et du centre qu'il se fixe, à partir de 1353, acceptant d'abord l'hospitalité des Visconti à Milan, puis, celle de la Sérénissime et, enfin, de Carrare et de Padoue. Enfin, les premiers pédagogues humanistes sont tous originaires de ces parties de l'Italie et sont principalement actifs en Lombardie, Vénétie et Émilie Romagne.

Passons rapidement sur Pier Paolo Vergerio, auteur du *De ingenuis moribus* et de la première comédie latine humaniste, le *Paulus* (dans les années 1390) qui met en scène un étudiant goliard de la faculté des arts, ou sur le Bergamasque G. Barzizza, connu à la fois par ses *lectiones* sur les discours de Cicéron, son manuel épistolaire et la renommée de ses élèves, entre autres, Francesco Barbaro (1398-1454), Francesco Filelfo (1398-1481), Georges de Trébizonde (1395-1484) ou Antonio Beccadelli, et attardons-nous sur Vittorino de Rambaldoni da Feltre (c. 1478-1446) et Guarino de Vérone (1374-1460).

Après avoir exercé leur art dans différents centres d'Italie du nord ou centrale, ceux-ci se fixent respectivement à Mantoue et à Ferrare, d'abord comme précepteurs de Gian Francesco Gonzaga et de Leonello d'Este. Pédagogues de profession, ils cumulent ensuite, avec le soutien effectif de ces princes, enseignement public destiné à la jeunesse noble de la Ville et direction d'un internat privé accueillant des élèves de toute l'Italie et de l'Europe entière. Guarino partage ainsi son emploi du temps entre son service public d'enseignement qu'il assure le jour à raison de deux leçons quotidiennes : un commentaire d'auteur latin, le matin, un, d'auteur grec, l'après-midi, et l'éducation des pensionnaires de son *contubernium privé* (où il vivait avec sa femme et ses treize enfants) auxquels il consacre ses soirées!

Leurs enseignements étaient très appréciés à la fois de la cour et de l'université : c'est Gonzaga en personne qui procure à Da Feltre sa *Ca' Gioiosa* dont l'intendance est assurée directement par la princesse Paola Malatesta son épouse. Quant aux cours publics de Guarino de Vérone, d'abord délivrés dans un cadre informel, ils sont en 1442 intégrés institutionnellement au studio ferrarese en tant que faculté des arts.

Les *curricula* de ces pédagogues humanistes, connus grâce, en particulier, au témoignage de leurs élèves, s'inspirent des mêmes principes éducatifs, empruntés à Isocrate (discours *A Nicoclès* 5-9 et *Discours sur l'Échange*, 253-7), Cicéron (*De oratore*) et Quintilien (*Institution oratoire*), mais aussi à Horace et Plutarque, dont Guarino avait traduit en latin le traité sur l'éducation dès 1411. Ils s'adressent à une catégorie socio-culturelle identique : la jeunesse noble qui n'a pas vocation à recevoir une formation intellectuelle ou manuelle spécialisée, mais doit pouvoir assumer ses offices : politiques, administratifs et militaires, et occuper librement ses loisirs. Vittorino da Feltre et Guarino poursuivent donc un objectif commun, conforme à la fois à l'idéal éducatif des *auctores* antiques, mais aussi aux attentes socio-culturelles de leurs élèves : former des êtres humains accomplis au triple plan du *logos*, de la morale et des capacités physiques et sportives.

Rien d'étonnant donc à ce que leurs programmes reposent sur un socle commun, celui des deux premiers arts du *trivium* : grammaire et rhétorique, tout en se distinguant par quelques particularités lesquelles reflètent des différences de tempérament, de parcours ou de conditions d'exercice. Ainsi Guarino, qui était allé à Constantinople, de 1403 à 1408, pour apprendre le grec, apparaît à travers son programme comme plus philologue et plus littéraire, même si ce dernier adjectif doit être employé avec précaution, les lettres ne se limitant pas alors à la littérature, mot sans équivalent d'ailleurs en grec ancien et en latin, mais désignant simplement tout écrit, toujours considéré comme un réceptacle de savoirs, de sorte que ni l'histoire, ni la géographie, ni l'encyclopédie ne se trouvaient exclues d'un champ disciplinaire où la poésie, conçue comme source d'émotions, mais aussi de sagesse et de connaissances, tenait, comme

dans l'Antiquité, le haut du pavé. Guarino, qui sépare nettement la théologie des autres disciplines, serait aujourd'hui qualifié de plus laïc. Vittorino da Feltre dispense de son côté un enseignement plus attentif aux individus, plus social et plus religieux, mais, surtout, davantage tourné vers les sciences, la musique et les mathématiques en particulier. Lui, en effet, s'est volontairement formé en mathématiques auprès de Biagio Pelacani, estimant, en disciple de Platon et des Arcadiens, qu'étudier les mathématiques « est ce qui aiguisé le plus les esprits déjà aiguisés » (« *acutissimi gli ingegni già acuti* »)⁸ et reconnaissant à la musique, par-delà le plaisir qu'elle peut procurer, des vertus éducatives d'ordre aussi bien éthique qu'intellectuel. En bref, si les *studia humanitatis* s'implantent d'abord en Italie du nord et du centre, ce n'est pas le fait du hasard, mais de conditions socio-culturelles et géopolitiques favorables : ces programmes d'études répondent aux attentes des cours princières, sans trop se heurter au milieu universitaire déjà existant, à la fois parce que la scolastique est assimilée à la Sorbonne « française », tandis que les auteurs « latins » sont considérés comme partie intégrante du patrimoine italien, et parce que, d'autre part, - et ce n'est pas contradictoire - ces cités, en particulier Ferrare et Venise, se trouvant en contact avec d'autres cultures : française, grecque et orientale, étaient toutes désignées pour accueillir cette *renouatio studii*. Enfin, ces humanistes, tout en s'affirmant du parti de la liberté contre la tyrannie, ne sont pas fâchés de trouver des princes-mécènes, qu'ils prétendent éclairer par leurs études d'humanité, pour subvenir à leur existence.

Florence

Florence, néanmoins, se revendique à juste titre, comme la championne des *studia humanitatis*. La première, elle a créé une chaire de grec pour le byzantin Manuel Chrysoloras : cette initiative du chancelier de Florence, Coluccio Salutati, financée par Palla Strozzi, est souvent considérée comme le coup d'envoi de l'humanisme.

Florence est aussi le siège de l'humanisme civil, non seulement parce qu'elle porte l'idée, déjà en puissance chez Cicéron, que les *studia humanitatis* font le bon citoyen (ligne de Salutati, Bruni, Le Pogge, Landino, Leo Battista Alberti, dans sa première manière), mais aussi parce que les plus puissantes familles de Florence vont tirer la conséquence de cette théorie et se faire les mécènes des études d'humanité. Palla Strozzi, et, surtout les Médicis en sont l'illustration : sans Côme l'Ancien, Ficin n'aurait pas pu, déchargé de tout souci matériel, se dévouer entièrement à la tâche de traduire et commenter Platon ! Selon Stéphane Toussaint, Ficin et Pic de la Mirandole représenteraient l'humanisme à son acmé, celui qui s'appuie sur le trépied de l'*eruditio*, de la *charitas* ou *philanthropia* et de l'*unitas hominis*, humanisme triplice qu'il discerne dans le discours *Sur la dignité de l'homme* de Pic de la Mirandole et la lettre *De humanitate* adressée à Tommaso Minerbetti de Ficin. Pour Toussaint, Ficin et Pic, mais ils ne sont pas les seuls : d'autres humanistes, tels Patrizi et Pontano, ont écrit des textes intitulés *De Humanitate*, réaliseraient l'humanisme idéal qui ensuite ne ferait que se dévoyer, surtout à partir des humanismes allemands du XIX^e siècle⁹.

De fait, Florence offre l'image de la Renaissance peut-être la plus complète en ce qu'elle encourage non seulement la *renovatio* des lettres, en particulier celle de la poésie et de la philosophie, mais aussi celle des arts : architecture, peinture, sculpture, considérés par Alberti non plus comme des disciplines subalternes, car ne relevant que de la pratique, mais comme des *artes* à part entière, aussi nobles, voire plus, que les arts du *trivium*, et devant aussi s'appréhender de manière théorique et scientifique ; en ce qu'aussi, par l'intermédiaire du néo-platonisme, elle cherche à retrouver, en sus de la tradition gréco-latine, les savoirs ésotériques, y compris orientaux, et la *prisca theologia*, sagesse païenne fondée sur une prémonition

⁸ Sur le *curriculum* de Vittorino da Feltre, cf. la bio-bibliographie de ce pédagogue établie par M. R. Cortesi dans *Centuria latinae, Cent une figures humanistes de la Renaissance aux Lumières offertes à Jacques Chomarat*, Genève, Droz, Travaux d'Humanisme et Renaissance n°CCCXIV, 1997, p.789-794, en particulier, p. 790-791.

⁹ Stéphane Toussaint, *op.cit.*, p. 23-159.

inconsciente de la révélation chrétienne, avec pour objectif de réaliser un syncrétisme spirituel et pacifique : c'est le projet de Pic ! En ce qu'enfin, ayant la première institué le grec comme matière d'enseignement au sein du studio, puis s'étant intéressée aux autres langues anciennes orientales, elle promeut également le *volgare* dans l'enseignement et dans les études. Ainsi Alberti est l'un des premiers à écrire des traités en toscan et finit par vouloir illustrer le toscan à la fois comme langue poétique, en témoigne son obstination à vouloir instituer un *certamen coronario*, et comme langue grammaticale, à travers sa *grammatichetta* relevant d'une démarche novatrice et anti-littéraire qui coïncide avec un scepticisme de plus en plus affirmé de sa part quant à la possibilité de peser par l'engagement culturel sur la société. Quant à Landino qui, en 1453, obtient la partie « rhétorique et poésie » de la chaire universelle de Marsuppini, et qui fit autorité dans le domaine des lettres pendant près de quarante ans, il a été le premier à commenter à l'université les œuvres de Dante et de Pétrarque, à côté des œuvres gréco-latines canoniques, car, selon lui, toutes les littératures contiennent la même vérité passée de la Grèce à Florence par l'intermédiaire de Rome. Cette conviction explique d'ailleurs que, s'intéressant au message profond du texte, et non à sa lettre, il s'en tienne au type du commentaire classique qui s'attache à l'analyse linguistique, historique et mythologique de chaque mot.

En revanche, Ange Politien (1454-1494) qui devient le précepteur de Piero, le fils de Laurent de Médicis en 1475 et qui occupe la chaire d'art poétique et oratoire à partir de novembre 1480, sans doute le plus grand professeur humaniste florentin, pensant au contraire que la valeur des textes littéraires anciens est liée au regard qu'ils offrent sur une culture à jamais révolue, va d'abord dans le sens d'un perfectionnement « philologique » du commentaire linéaire, puis, par goût de la variété, « qui chasse l'ennui et aiguillonne la lecture », (« *varietas, fastidii expultrix et lectionis irritatrix* »)¹⁰, décide d'abandonner le commentaire suivi pour des annotations, les *miscellanea*. Néanmoins, ses cours au studio, tout en s'attachant à une lecture du texte respectueuse de sa lettre, visent à démontrer la proximité entre transmission du savoir (les *studia*) et création personnelle. De cette démarche psychagogique, ses *praelectiones*, et en particulier ses quatre silves sont l'exemple. En effet, celles-ci montrent comment, dans une esthétique de l'imitation, l'innutrition, fruit du labeur érudit, peut déboucher sur une création artistique à l'allure improvisée, grâce à un style spontané et ardent. Dernière innovation, ayant trait à la pédagogie des langues anciennes, suivant Quintilien, il propose l'apprentissage simultané du grec et du latin. Il avait lui-même une parfaite maîtrise des trois langues, puisqu'il a composé une triple œuvre poétique : latine, toscane et grecque.

Naples et Rome

Parmi les maîtres des *studia humanitatis* que nous avons évoqués jusqu'alors pour ces deux ambiances, certains sont en réalité à rattacher aussi à un autre milieu culturel : c'est le cas, par exemple, d'Alberti également très lié à la cour pontificale, qui connut d'ailleurs de grands « papes humanistes » et mécènes tels Tommaso Parentucelli, Nicolas V, et Enea Silvio Piccolomini, Pie II. En raison de ces chevauchements, nous traiterons ensemble les deux derniers pôles italiens : Naples et Rome qui se partagèrent le plus important représentant des études d'humanité, Lorenzo Valla (1407-1457). En effet, ce dernier, après avoir écrit la plupart de ses œuvres maîtresses à Naples, a finalement été accueilli à la cour pontificale, celle-là même qu'il avait contribué à affaiblir par la philologie et qui l'avait fait accuser en retour par son tribunal de l'inquisition. D'autre part, les configurations politico-culturelles de ces deux cours sont assez similaires : elles sont les plus puissantes d'Italie, entretiennent un personnel savant et érudit nombreux, et ont été le siège d'une forme encore différente d'institution culturelle, l'académie. C'est, en effet, au sein de l'académie de Pomponio Leto, à Rome, du Porticus

¹⁰ Ange Politien, *Première Centurie des Miscellanea*, cité et traduit par P. Hallyn-Galland, dans la bibliographie de Politien qu'elle a établie dans les *Centuriae latinae, op. cit.*, p. 624.

Antoniana (du nom d'Antonio Beccadelli le Panormita, chef de file des humanistes napolitains après le départ de Valla), rebaptisé ensuite Accademia Pontaniana, du nom de son nouveau patron Giovanni Pontano, à Naples, que les *studia humanitatis* s'épanouissent. Nous nous arrêterons sur les deux figures majeures des *studia humanitatis* dans ces deux ambiances : Valla et Pontano. Valla est sans doute l'humaniste italien le plus important, après Pétrarque, et ce, pour deux raisons : d'un point de vue linguistique d'abord, il est le premier dans ses *Élégances* à avoir perçu et analysé si finement les évolutions internes à la langue latine, ce qui explique qu'il puisse en appeler à un retour à l'écriture d'une langue pure. Dans son sillage, à Rome, Giovanni Tortelli, bibliothécaire de la Vaticane, écrira le *De orthographia* pour compléter son travail du point de vue de la lexicographie grecque, tandis que Niccolò Perotti, grammairien et lexicographe, sous couvert d'un commentaire à Martial, composera sa *Corne d'abondance* (*Cornu Copiae*), qui servira de dictionnaire latin de la Renaissance. Valla est aussi le premier à abolir la frontière entre lettres profanes et lettres sacrées en soumettant ces dernières à la méthode philologique jusque-là réservée aux champs des *studia humanitatis stricto sensu*. Par sa mise en doute de l'authenticité de la donation de Constantin et ses *adnotationes* à la traduction de Saint Jérôme, il commence à saper le pouvoir temporel et spirituel de l'Église Catholique Romaine et ouvre la voie à l'humanisme critique d'Érasme qui fera imprimer les *adnotationes*. L'autre humaniste majeur, qui n'était pas napolitain d'origine, mais ombrien, comme Properce, mais qui s'est implanté à Naples est Giovanni Pontano (1426-1503). Il incarne à la fois la réussite et la fragilité des *studia humanitatis*. En effet, ses qualités d'humaniste lui valent de devenir secrétaire et historiographe du roi d'Aragon, précepteur du neveu de celui-ci, Jean, le futur archevêque de Saragosse, puis, de l'héritier du trône en personne, Alphonse II, roi de Calabre (auquel il dédiera son *liber de principe*), et, enfin, ambassadeur, chargé de négocier la paix, et même premier ministre ; cependant, malgré tous ses efforts, il ne parviendra pas à éviter la prise de Naples en 1495.

Le modèle de l'humanisme italien a essaimé à travers toute l'Europe où il s'est développé au XVI^e siècle même si, pour la France, on a tendance à présent à considérer qu'il y eut une première efflorescence dès le XV^e siècle, notamment avec Gerson, et que celle-ci prépara en quelque sorte la *translatio studii* ultérieure sous François I^{er}. Quoi qu'il en soit, ce qui différencie tous les autres humanismes renaissants de l'humanisme italien, c'est l'attitude face à la religion qui avait été elle-même pourtant amorcée par le retour aux pères de l'Église, et ce, dès Pétrarque avec Saint Augustin, et par l'humanisme critique d'un Valla. Leur emboîtant le pas, les humanistes des autres pays européens confronteront la version latine de la Bible aux textes dans les langues originales : grec, hébreu etc. ce qui va susciter la création dans l'Empire de Charles Quint et en France de trois collèges prestigieux : le collège de l'Alcala de Henares, le collège des trois langues, à Louvain, et à Paris le collège Royal, où l'on étudie, outre le latin et le grec, l'hébreu et les autres langues orientales. Le contexte de chaque espace géopolitique de ces régions a néanmoins engendré des particularismes. L'Angleterre en est un bon exemple : à la fois très liée à l'Italie par des relations commerciales de biens et de personnes (de nombreux Anglais sont allés étudier en Italie et de nombreux humanistes italiens ont enseigné en Angleterre), moins perméable à la scolastique post-aristotélicienne et suivant une voie médiane en ce qui concerne la religion (dans le sens où l'Anglicanisme tout en adoptant une théologie protestante, conserve des rites et une hiérarchie comme l'Église catholique), elle a intégré plus facilement en milieu universitaire les nouveaux savoirs humanistes.

Dès ses origines, l'humanisme apparaît donc comme un objet complexe et pluriel qui est souvent accompagné d'un qualificatif : humanisme collectionneur ou humanisme critique, humanisme chrétien ou humanisme civique etc. Et, selon le point de vue que l'on adopte : celui du philosophe, de l'historien des mentalités, du pédagogue ou du philologue, selon l'époque et le lieu d'où l'on parle, selon que l'on analyse les discours autoréflexifs des humanistes ou que

l'on privilégie un point de vue extérieur et surplombant, la perception de l'objet varie tel le caméléon auquel Pic de La Mirandole, parmi d'autres, compare l'Homme¹¹.

Tout d'abord l'humanisme apparaît comme une révolution éducative qu'André Chastel met en exergue à propos du XV^e siècle :

L'évolution de la culture est dominée au XV^e s. par deux faits : l'importance prédominante prise par les disciplines du *Triuium*, grammaire, rhétorique, dialectique aux mains d'un personnel nouveau, distinct des docteurs de l'Université. Leur développement, sous le nom de *Studia humanitatis*, tend à dominer toute l'activité de l'esprit. À cette révolution qui donnera son nom à l'Humanisme, répond un travail analogue, mais plus lent et hésitant en ce qui concerne les Arts¹².

Plus largement les *studia humanitatis* renvoient au mode de vie de l'érudit, nous dirions aujourd'hui – mais pour combien de temps encore ? – celui de l'enseignant-chercheur, qui s'est alors affirmé comme un intermédiaire entre les anciens clercs et les catégories bourgeoises émergentes en quête d'un savoir de plus en plus accessible.

Ainsi l'humanisme contrairement aux apparences n'est pas rétrograde : s'il regarde vers l'Antiquité, c'est pour mieux rompre avec le passé immédiat et inventer l'avenir en accord avec les besoins et les attentes d'un monde en bouleversement. C'est dans cette mesure, entre autres, que l'humanisme pourrait encore nous servir de modèle en particulier en matière d'éducation. (33 550 espaces compris)

¹¹ « *Quis hunc nostrum chamaeleonta non admiretur ? aut omnino quis aliud quicquam admiretur magis ? Quem non immerito Asclepius Atheniensis versipellis huius et se ipsam transformantis naturae argumento per Proteum in mysteriis significari dixit.* » « Qui n'admirerait notre caméléon ? Ou, d'une manière plus générale, qui aurait pour quoi que ce soit d'autre davantage d'admiration ? Asclépios d'Athènes n'a pas eu tort de dire que dans les mystères, en raison de sa nature changeante et susceptible de se transformer elle-même, on désigne cet être par Protée ». Pic de la Mirandole, *De la dignité de l'homme*, texte établi et traduit par Yves Hersant, consultable sur internet à l'adresse lyber-eclat.net.

¹² A. Chastel, *Arts et humanisme à Florence au temps de Laurent Le Magnifique*, Paris, PUF, 1961, p. 96.